

**DE L'ÂME PENSANTE À L'ÂME AMANTE
CHEZ JEAN-LUC MARION**

Gilles Meilleur
31 mai 2019

*Nous sommes comme des nains juchés sur les épaules de géants,
de sorte que nous puissions voir plus loin qu'eux,
non pas en raison de notre taille ou de l'acuité de notre vue,
mais parce que, étant sur leurs épaules,
nous sommes plus hauts qu'eux.*

Bernard de Chartres (vers 1080-1130)

INTRODUCTION

Les chrétiens auraient moins peur de la philosophie moderne s'ils comprenaient où elle les conduit. Et ils se méfieraient d'une métaphysique traditionnelle qui privilégie l'être en tant qu'être et la chose en soi à l'âme pensante et à la chose qui se révèle précisément parce qu'elle ne saute pas aux yeux. À ce propos, Jean-Luc Marion revient sur le dépassement de la métaphysique par saint Augustin qui «ne pense pas Dieu comme être afin de ne pas faire de l'être un Dieu»(1). Il s'ensuit un refus de définir Dieu.

Un tel refus rejaillit sur la définition de l'humain lui-même. Marion note que les êtres créés le sont chacun selon leur «genre». Ils n'ont de ressemblance qu'avec eux-mêmes. Ils existent en conformité avec eux-mêmes. Mais l'humain, quant à lui, est créé à «l'image et ressemblance» de Dieu, en plus de l'être selon son genre. Ainsi cette créature ne se trouve pas en elle-même mais en Dieu. Marion parle de ressemblance sans définition (2). Ce qui ouvre la voie à une lecture mystique et biblique de l'humain et du monde, comme à la lecture des mystiques et des théologiens dont les philosophes modernes ont profité sans se sentir menacés par eux, au contraire de l'Église officielle.

En ce nouveau siècle, nous sommes placés devant un humain hors catégorie qui s'échappe par l'intérieur à lui-même, parce qu'il ne peut se réduire à son ego-moi. Avec Descartes, ce n'est plus l'humain qui est mis entre parenthèses, mais Dieu. La prise de conscience de la réalité est inversée. C'est la révolution

kantienne du sujet. Mais elle est encore intellectuelle.

Nous devons à Maine de Biran (1766-1824), penseur de la *psyché* ou de l'âme, l'aperçu abyssal de l'humain sur lui-même. Au point que Husserl, dans la même foulée phénoménologique, poursuivra son forage du côté de l'apparaître – ou de sa visée intentionnelle – plutôt que de l'être. Merleau-Ponty, bien au fait de l'initiation biranienne, verra la réalité comme se faisant charnellement dans le mouvement avançant de la vie, et ainsi s'appropriera l'apparaître. Sartre comprendra que l'humain est tellement dans son apparaître que l'existence précède l'essence ou tout ce qu'on pourrait en dire, qui ne confine d'ailleurs qu'à l'absurde.

Le tournant théologique ne dispense pas, au contraire, du retour à la phénoménologie pour en avoir provoqué l'«éclatement», selon le mot de Dominique Janicaud (3). Comment comprendre Marion, Lévinas, Ricoeur, en dehors de ce courant qui les a vu et fait naître ? Cela donne du prix à une sainteté qui en viendrait. Nous pouvons parler de sainte Édith Stein, assistante de recherche de Husserl, qui, après avoir adopté sa philosophie, a fait la critique de son penchant idéaliste comme une guise d'échappatoire. Dans la mesure où il en va de la vie humaine, la sainteté n'est pas plus hors de question dans la phénoménologie que dans la métaphysique.

Nous trouvons dans le petit livre de Dominique Janicaud, **La phénoménologie dans tous ses états** la confirmation de l'orientation théologique de la phénoménologie (4). La phénoménologie théologique, non au sens surnaturel, mais au sens spirituel, correspond-elle à une mutation ou à une maturation de la phénoménologie de Heidegger à Sartre et à Beauvoir, de Husserl à Édith Stein?

Janicaud répond mutation, car l'ouverture à l'absolu de Lévinas, Michel Henry et Jean-Luc Marion, entraîne la phénoménologie hors des frontières du phénomène. On passe des «choses mêmes» aux choses en soi, que vise la métaphysique comme son domaine propre. Donc sous l'angle de l'attention à soi plutôt qu'aux choses, sur une vie intérieure impossible à chosifier : le moi, la conscience, l'âme comme ouverture à l'infini.

Jusqu'à Sartre, la conscience est conscience de quelque chose, et pas de conscience sans chose qui l'éveille ; mais elle s'éveille pour disparaître avec la chose. Elle s'anéantisse dans la chose pour la faire exister, pour la connaître et mourir : elle naît pour mourir. Alors qu'à partir de Lévinas, la conscience s'éveille à elle-même, à la faveur de la chose, non sans elle, bien sûr, mais enfin pour exister comme conscience et ouverture à l'infini. Elle accède à une «transcendance comme idée de l'infini», écrit Lévinas dans **Totalité et infini** (5). Le désir de la transcendance n'est pas vain : «Le désir est désir de

l'absolument Autre» (6). La transcendance est ce «pays où nous ne naquîmes point», «pays étranger à toute nature» (7). En résumé, conscience de la chose et conscience de soi se posent chacune en son fondement, et la question est de savoir si la phénoménologie peut aller jusque là. Ou s'il faut réserver la première à la phénoménologie et la seconde à la métaphysique.

Tout serait alors soumis au clivage matériel/spirituel. La question devient obvie : la phénoménologie doit-elle rester athée ou peut-elle s'ouvrir au théisme? La réalité de l'absolu s'avère sans pour autant être une chose. L'aspiration à l'infini est une réalité.

Les mystiques ont exploré les confins de la spiritualité de l'être et ont pu dépasser les limites de la phénoménologie husserlienne, heideggerienne, sartrienne, sans pour autant témoigner du surnaturel autrement qu'en restant en-deçà. Même s'ils ont pu aussi accéder à la vie de la grâce, vie divine qui les attirait et les soulevait jusqu'à elle. Et d'où naissaient les trois vertus théologiques, foi, espérance et charité.

Le «tournant théologique», dont parle Janicaud, serait mieux appelé transcendantal, car il relève de la théodicée ou théologie rationnelle. Sur le même pied que les preuves de l'existence de Dieu de saint Thomas d'Aquin. Les craintes de Janicaud tomberaient, mais aussi un peu de notre crainte d'une philosophie qui soit chrétienne.

La pertinence de l'attribut «théologique», incluse dans le titre de son livre **Le tournant théologique de la phénoménologie française** (1991), est interrogée par Janicaud qui en conclut :

L'idéal eût été de mettre «théologique» entre guillemets. (8)

La France des lois laïques de 1905 ne doit pas sa culture religieuse à ses lectures des théologiens de l'Église, aussi grands chercheurs et penseurs, comme Henri De Lubac, Karl Rahner, A. D. Sertillanges. Janicaud a puisé ce qu'il sait dans les écrits des philosophes, qui eux se défendent bien d'être des théologiens. Michel Henry dédaignait cette qualité » «Je ne connais rien à la théologie» ! (9)

Il se peut que le fameux tournant «théologique» de la phénoménologie française ait été mal compris par des esprits surpris en pleine confusion sur la question ou qui n'étaient pas prêts à le recevoir. Mais cela n'enlève rien à la réalité du tournant lui-même et à l'apport de Janicaud qui a mis le doigt sur ce phénomène de l'orientation nouvelle de la phénoménologie, dans son rapport avec la métaphysique, principal courant de la philosophie du 20^e siècle. Il y a lieu de

sortir les phénoménologues français, particulièrement existentialistes, de la tour d'ivoire de l'athéisme qui diabolisait leurs œuvres.

ÉLÉMENTS BIOGRAPHIQUES

Jean-Luc Marion est un philosophe français, de foi catholique, né le 3 juillet 1946 à Meudon. Sa pensée se situe dans la postérité d'Edmund Husserl et de Martin Heidegger, auxquels il est introduit dès ses années de formation par Jean Beaufret puis Jacques Derrida, mais elle est également influencée par l'historien de la philosophie Ferdinand Alquié et le théologien Hans Urs von Balthasar.

Son œuvre, qui prend place dans le courant de la phénoménologie française, aux côtés de celles de Paul Ricœur, Emmanuel Levinas et Michel Henry, est emblématique de ce que Dominique Janicaud a nommé le « tournant théologique ».

Après des études primaires à Meudon et des études secondaires au lycée international de Sèvres, il entre en classes préparatoires au lycée Condorcet (sous la férule de Daniel Gallois et Jean Beaufret). Ancien élève de l'École normale supérieure (1967-1971), où il fut l'élève de Louis Althusser, agrégé de philosophie et docteur en philosophie, il fut d'abord professeur de philosophie à l'université de Poitiers, puis à Paris-X-Nanterre, avant d'occuper à la Sorbonne (université de Paris-IV Sorbonne) la chaire de métaphysique précédemment occupée par Emmanuel Levinas.

Il fut également professeur invité dans plusieurs institutions, dont l'Université Laval de Québec (1994-1996) et l'université Johns-Hopkins (2006, 2007, 2013).

La Chaire Étienne Gilson, de l'Institut catholique de Paris, lui a été confiée en 2004-2005. Il est actuellement professeur à l'université de Chicago où il a succédé à Paul Ricœur. Ses ouvrages sont traduits dans plusieurs langues. Il est membre de l'Académie française. Il a longtemps dirigé la collection Épiméthée, aux Presses universitaires de France, avant d'en confier la direction à Vincent Carraud et Dan Arbib.

Il est élu à l'Académie française le 6 novembre 2008 au fauteuil du cardinal Lustiger, dont il était très proche, et dont il prononce l'éloge lors de son discours de réception le 21 janvier 2010. Le grand prix de philosophie est un prix annuel créé en 1987 et décerné par l'Académie française. Longtemps diversifié et ouvert, le grand prix de philosophie de l'académie française est depuis quelques années majoritairement attribué à des phénoménologues heideggériens proches à des degrés divers de Jean-Luc Marion, Rémi Brague, 2009 ; Jean-François Courtine, 2013 ; Didier Franck, 2018, ou à d'anciens élèves de Jean-Luc Marion, Vincent Carraud, 2010 ; Jean Vioulac, 2016. En outre, ces phénoménologues heideggériens ou anciens élèves de Jean-Luc Marion ont tous été publiés, souvent plusieurs fois, dans la collection « Épiméthée » aux PUF.

Le 10 décembre 2011, Jean-Luc Marion a été nommé membre du Conseil pontifical pour la culture (dicastère de la Curie romaine) par le pape Benoît XVI. Il est également doctor honoris causa de nombreuses universités étrangères.

Il fut un ami proche du philosophe et phénoménologue Michel Henry, et aussi élève de Jacques Derrida à l'ENS, avec lequel il a eu un long débat sur le statut phénoménologique du don.

Il est catholique et fut un proche collaborateur de Jean-Marie Lustiger en tant qu'archevêque de Paris.

Son œuvre peut se diviser en quatre champs de recherche principaux :

1. l'histoire de la métaphysique, abordée à partir de son moment cartésien (la place et le rôle de René Descartes dans le système et l'histoire de la métaphysique) ;
2. la phénoménologie contemporaine, qu'il radicalise pour la penser à partir de la donation pure et de la saturation ;
3. la théologie chrétienne, où Dieu est conçu au-delà de l'être, à l'opposé de son identification métaphysique à un étant premier ou à une cause première ;
4. une philosophie de l'amour, qui se fonde sur la pensée de l'éthique de Lévinas pour faire de l'amour la modalité essentielle du rapport à autrui.

Mais c'est véritablement comme commentateur de Descartes que Jean-Luc Marion a commencé sa carrière et que son travail a intéressé ses pairs. Ses trois livres principaux sur Descartes ont marqué profondément la phénoménologie française. Dans **Sur l'ontologie grise de Descartes** (1975), **Sur la théologie blanche de Descartes** (1981) et **Sur le prisme métaphysique de Descartes** (1986), s'opère un croisement entre l'histoire de la philosophie, la théologie et la phénoménologie.

Il entend ainsi montrer que la question de l'être, qui définit de part en part la métaphysique, n'est pas fondamentale, et qu'elle doit être dépassée à la fois par une question éthique, redéfinie comme amour, et par la transcendance théologique dans **Dieu sans l'être** (1982). Sur ces bases, il développe une phénoménologie de l'amour dans **Prolégomènes à la charité** (1986) et **Le Phénomène érotique** (2003).

En livrant ce dernier ouvrage, il souhaite penser à nouveaux frais la question de l'émergence de la subjectivité: contrairement à Descartes, il affirme que ce n'est pas dans le repli de la conscience qu'elle peut se poser comme existante. Ainsi c'est autrui, par son amour, et l'intentionnalité de son acte d'amour que l'humain est seul capable d'armer la certitude de soi face à l'assaut de la vanité contre laquelle, selon Marion, l'ego certain de lui-même ne tient pas.

CHEMINEMENT INTELLECTUEL

Marion a retracé son itinéraire personnel, spirituel et intellectuel, dans une série d'entretiens avec Dan Arbib, un de ses élèves, que l'on peut lire dans **La rigueur des choses** (10). Il était, selon ses termes, un garçon qui a grandi dans les garages dirigés par ses parents et qui est devenu philosophe avec la «rigueur» d'une boule qui rebondit dans les machines à boules. Soit au gré des rencontres et des circonstances. Il savait ce qu'il ne voulait pas plus que ce qu'il voulait, être ingénieur comme son père et presque tous ses oncles.

Il a subi, avoue-t-il, le choc initiatique que décrit Sartre dans son roman **La nausée** (1938). Dans ce conte philosophique, le personnage l'Autodidacte (Sartre) avait connu une brisure mentale ou s'était râpé l'esprit sur la forme grossière d'une racine de marronnier à en avoir le tournis. Marion, quant à lui, est devenu un philosophe durant une promenade dans le Jardin du Luxembourg, où il marchait comme un nez qui vogue et qui cherche sans cesse ses repères. Il sent que «Être ou ne pas être», telle n'était pas la première question» (11).

Marion a senti l'être et non la chose brute comme Sartre. En ceci et plus précisément que la question de l'être n'est pas première, mais qu'elle est un

reflet – non un effet – d'une situation plus originaire qu'il appelle une création. Création qui n'est pas celle de Dieu, mais qui a en commun avec celle de la théologie de la création, qu'elle apparait sans cesse et nous enveloppe en elle.

Marion nous dit que jeune il lisait sans comprendre les romanciers, les philosophes et même la Bible. Il saute à pieds joints dans l'élaboration, soi-disant sans idées préconçues, sans a priori. Ce qu'il nomme sa «névrose performante» (12).

Il voit dans les bandes dessinées un mode de connaître autre que la métaphysique. Car elles donnent accès au réel masqué par les enchaînements systématiques de causes et de raisons de la pensée spéculative. Il critique vertement la métaphysique qui a remplacé l'étant à connaître par le concept, et par l'ontologie qui s'y rattache comme un chancre. Le concept de la chose doit, au contraire, conduire à la chose sans la griller, selon la métaphore du buisson ardent de l'Exode (Ex 3, 1-6).

Marion cite Achille Talon dans la BD créée par Greg, ce héros qui apparait pour la première fois le 7 novembre 1963. (13) Pour l'occasion, René Goscinny consacra l'éditorial du journal **Pilote** à la description du nouveau personnage :

Achille Talon, cerveau-choc, est un homme plein de bonne volonté, et doué d'un savoir puisé dans une encyclopédie... à laquelle il manquait pas mal de pages. Achille Talon n'en a cure ; sûr de lui, il n'hésite jamais à se jeter à corps perdu dans les situations les plus difficiles, avec une remarquable inefficacité. (René Goscinny, dans le numéro 211 du journal **Pilote**)

N'est-ce pas la meilleure prédisposition et celle qui correspond le mieux à l'idée de création divine ex nikilo – de rien ? Ce qu'on voit d'abord n'est pas de l'être, mais la chose concrète (par effet de cerveau-choc), une auto, un moteur, une clé anglaise ; l'être vient après. Marion conclut que l'«Être ou ne pas être» de Shakespeare n'est pas la première question. La première serait plutôt la chose qui me frappe et m'étonne ou m'émerveille tout en me révélant à moi-même comme être pensant.

CHEMINEMENT SPIRITUEL

Parallèlement à ses études philosophiques, Marion fait ses classes en théologie sur le tas, en quelque sorte, et se dit fier d'appartenir à la tradition catholique. Il n'a pas toujours joui d'une grande ferveur spirituelle. Cependant, il fréquente les plus grands comme Louis Bouyer, Jean Daniélou, Joseph Ratzinger (Benoît XVI), Henri de Lubac, Hans Urs von Balthasar. Ces derniers, tous dissidents de la revue **Concilium**, participent à la fondation de la revue **Communio** dont le

premier numéro fut publié en septembre 1975. Urs von Balthasar obtint que Marion en soit le directeur.

La lecture de **La gloire et la croix** (1961-1969) de Balthasar a été décisive pour lui dès l'année 1968. C'est Jean-Marie Lustiger, futur archevêque de Paris, qui lui fit connaître cette œuvre. Elle lui a fait prendre un «tournant spirituel». De même que l'initiative de Mgr Maxime Charles, père spirituel de Lustiger, qui avait réanimé depuis 1960 la coutume de l'adoration eucharistique au Sacré-Coeur de Montmartre. Marion maintient une longue assiduité à ces sessions d'adoration. Il pratique la lectio divina qui met en interface la Parole de Dieu et notre vie, où non d'abord la vie extérieure, ou conversion morale, insiste Marion, mais la vie intérieure devient l'interlocutrice de Dieu, donc le silence intérieur longuement vécu et finalement normé dans des mots:

Or, avec l'adoration eucharistique a lieu un changement psychologique fondamental, puisqu'il s'agit de mettre des mots dans la bouche d'une réalité, si je puis m'exprimer ainsi, ou de faire que les paroles dites le soient actuellement par Quelqu'un qui est ici maintenant, face à face, plus que moi, infiniment.

Ce qui ne vient pas sans conséquence sur le plan phénoménologique, et on peut parler de tournant phénoménologique chez Marion.

La conséquence va de soi: cela vous donne la conviction que Dieu ne se trouve pas ailleurs, dans un arrière-monde. Et même, en un sens, c'est vous qui restez ailleurs, loin de la scène où tout se passe... (14)

Ainsi Marion s'éloigne-t-il du néo-kantisme qui fleurit en Allemagne, dans l'École de Marbourg, et se situe dans la trajectoire phénoménologique. Ernest Cassirer, auteur prolifique et lumineux, retient du kantisme que le *noumen*, noyau ou sens caché, étant hors d'atteinte, on peut accéder aux choses uniquement comme phénomènes, c'est-à-dire par les relations entre eux et non comme objets ou étants. Il élabore, dans une œuvre abondante, une philosophie de la connaissance, et de l'histoire qui vise à rendre compte de la façon dont l'être humain construit ses représentations du monde au travers du mythe, du langage et de la science qui permettent de lui donner un sens.

Marion se situe entre le néo-kantisme de l'École de Marbourg, dont fait partie Cassirer, et l'idéalisme spéculatif de Hegel qui a tant contribué à la dévalorisation de la philosophie tout au long du 19^e siècle. Le romantisme dominant devenait réfractaire à une pensée qui ne touche pas les domaines du senti et du vécu.

La philosophie n'est pas faite par des pelletiers de nuages, mais pas non plus par des techniciens plus anatomistes que biologistes. Husserl développe la méthode de réduction phénoménologique qui met en lumière l'intuition eidétique. Pour Marion, il s'agit de conserver un équilibre entre la perception de la réalité de la chose ou étant, et l'intuition qui la fait apparaître comme un phénomène à notre esprit humain. Il utilise la métaphore de l'icône éducatrice du regard à l'inverse de l'idole-projection de ce qu'on veut bien voir.

La sublime constatation de saint Bernard de Clairvaux a profité à la phénoménologie: «Aujourd'hui, nous lisons au livre de l'expérience». Pas seulement au Livre de la Bible, mais au Livre de la vie. C'était vers 1135.

Martin Heidegger le lira et l'intégrera à sa pensée phénoménologique dans un cours qu'il projetait, mais qui ne fut jamais donné, sur **Les fondements philosophiques de la mystique médiévale**. Nous en trouvons une page dans Martin Heidegger, **Phénoménologie de la vie religieuse** (15). Mais restons-en au commencement de l'homélie de saint Bernard :

Nous lisons aujourd'hui au livre de l'expérience: faites un retour sur vous-mêmes, et que chacun examine sa propre conscience sur ce que nous avons à dire. Je voudrais bien savoir si jamais quelqu'un de vous a reçu la grâce de dire ces paroles du fond du cœur: « Qu'il me baise d'un baiser de sa bouche.» Car il n'appartient pas à tout le monde de le dire ainsi, mais celui-là seul peut le faire, qui a reçu une fois un baiser spirituel de la bouche de Jésus-Christ, sa propre expérience l'excite sans cesse, et le porte avec plus de passion encore à recommencer ce qu'il a déjà trouvé si doux. Pour moi, je crois qu'on ne peut savoir ce que c'est, quand on ne l'a pas éprouvé: car c'est une manne cachée, et il n'y a que celui qui en mange qui aura encore faim: c'est une fontaine scellée, à laquelle nul étranger ne participe, mais dont celui-là seul qui en boit aura encore soif. Écoutez celui qui l'avait éprouvé comme il l'a redemandé: « Rendez-moi, dit-il, la joie de votre Sauveur» (Psaume L, 14). Qu'une âme donc qui me ressemble, une âme chargée de péchés, sujette aux passions de la chair, qui n'a pas encore goûté les douceurs de l'Esprit-Saint, et n'a jamais éprouvé ce que c'est que des joies intérieures, n'aspire pas à une grâce pareille.
(16)

Emmanuel Lévinas, élève de Heidegger, puise au Dieu de l'expérience quand il écrit son livre **Du Dieu qui vient à l'idée** (1982). Marion a développé une spiritualité eucharistique dans la prière d'adoration où l'humain se laisse

regarder féconder dans son esprit, dans son cœur. Il aurait pu écrire le même livre que Lévinas, au prix d'une petite modification : Du Dieu qui traverse les affects ! Nous savons ce que nous disons, enfin nous le croyons, quand nous parlons à Dieu, mais savons-nous ce qu'il nous dit de lui-même, et de nous-mêmes ? Marion nous en fait part dans une belle réponse à Dan Arbib, son élève, dans le livre d'entretiens **La rigueur des choses** :

...une chose fondamentale fut la découverte de la prière d'adoration eucharistique...Travail d'attention, de concentration, mais travail essentiellement désubjectivant, où le je s'efface devant celui qu'il voit parler. (17)

Ainsi, Dieu n'est pas caché à mon regard. C'est moi qui doit apprendre à voir, car il est partout. Le monde vit en Dieu : le monde est caché en Dieu et non Dieu dans le monde. Il y a ici un renversement sur le plan épistémologique : l'existence de Dieu n'est pas le premier problème, mais plutôt ma propre existence et mon émerveillement devant elle. Ainsi s'inaugure, après la période cartésienne, l'œuvre phénoménologique propre de Marion. **Étant donné** (1997), **De surcroît** (2001), **Le phénomène érotique** (2003) sont des livres remarquables et remarquables.

Marion a connu la carrière des honneurs : professeur à Poitiers, Nanterre et à la Sorbonne où il est titulaire de la chaire de métaphysique occupée jusqu'alors par Emmanuel Lévinas. Il est reçu à l'Académie française en 2010 et occupe le fauteuil du cardinal Jean-Marie Lustiger dont il fut le conseiller durant qu'il était archevêque de Paris, et qui a béni son mariage. Toujours à l'avant-scène, Marion préside aux destinées de l'Istituto di studi filosofici Eugenio Catelli de l'Université La Sapienza à Rome. Il fut invité en Allemagne, puis en Espagne et aux États-Unis où il dirige depuis 2012 une chaire à la Divinity School à Chicago, qui fut celle de David Tracy, lui-même élève de Bernard Lonergan.

Marion a commencé son œuvre par Descartes, dont il est devenu un expert reconnu dans le monde. Ferdinand Alquié, grand spécialiste de Descartes, fut son professeur à la Sorbonne. Marion a publié des études dès 1975 sur l'œuvre cartésienne **Règles pour la direction des esprits**, et bouclé la boucle en 1996 avec **Questions cartésiennes I et II**. Ses deux livres n'ont pas cessé de fasciner : **Sur l'ontologie grise de Descartes** (1975, 2000) et **Sur la théologie blanche de Descartes** (1981, 1991, 2009).

Les vérités éternelles chez Descartes forment le pivot de ses études, à savoir si elles sont incréés, comme le croit un théologien comme Bérulle, à la suite de Suarez, ou créées, comme Descartes l'affirme dans ses trois lettres à Mersenne, du 15 avril et des 6 et 27 mai 1630. Dans la foulée de ses études cartésiennes,

notons que Marion publie **L'idole et la distance** (1977, 1991), **Dieu sans l'être** (1982, 1991, 2002, éd. augmentée), **Prolégomènes à la charité** (1986, 2007, éd. augmentée).

LES VÉRITÉS MATHÉMATIQUES CRÉÉES OU INCRÉÉES

Marion étend sur des dizaines de pages, dans **La théologie blanche de Descartes** (1981), sa démonstration que l'homme a d'abord cru avoir découvert la pensée de Dieu dans les vérités mathématiques (algèbre et géométrie) qui sont claires, quantifiables, universelles et donc éternelles. Elles se présentent comme la mesure des lois de l'univers créé par Dieu. Mais si les lois sont celles de l'univers créé, la mesure est divine.

Au point que l'on puisse ajouter au traité des Noms divins du grand Denys celui de Dieu Géomètre. Voltaire suivra dans sa profession de foi scientifique :

*L'univers m'embarrasse, et je ne puis songer
Que cette horloge existe et n'ait pas d'horloger.*

Mersenne, correspondant de Descartes, écrivait, plus lyrique encore :

Dieu bon ! Combien de trésor met en avant la géométrie, combien elle explique de choses difficiles, quels arguments de la divinité elle possède, combien fortement elle persuade que Dieu est, Dieu qui a préparé tout ce monde pour les hommes afin qu'ils considèrent et contemplent avec soin par géométrie la raison avec laquelle Dieu a

tout fabriqué, en nombre, poids et mesure, forme, mode et ordre.

Ouvre les yeux de ton esprit Athée ! Et vois par combien et quels arguments l'arithmétique te demande d'embrasser l'unité divine... Qu'objectera-t-on encore à la géométrie, si l'on écoute d'aventure Platon, qui reconnut Dieu à partir de cette science, car il a dit : O Teos aei geometrei – o Dieu toujours géomètre, c'est-à-dire que Dieu ne cesse de pratiquer la géométrie. (18)

On peut reconnaître la théodicée, la religion naturelle, qui a toujours sa place dans la pensée humaine. Mais ici, elle est doublée d'un dogmatisme mathématique qui a encore de beaux jours à venir dans le positivisme d'Auguste Comte. Dogmatisme sujet à réprobation. La révolution scientifique à la source de la modernité ne peut servir de fondement universel, écrit le théologien Bernard Sesboüé. (19)

Le problème de la création des vérités mathématiques éternelles n'est pas celui de l'Église. Marion affirme, dans **Sur la théologie blanche de Descartes**, que ce problème était résolu depuis le 13^e siècle (20) Il n'y fait qu'allusion. Mais dans **La rigueur des choses**, il s'explique plus longuement sur le sujet (21). Le second Moyen Âge répond du Siècle des Lumières, confirme Marion, ce qui n'empêchera pas que l'éternité de la science mathématique ne devienne un fondement d'une certaine pensée philosophique et théologique, dont il fait état dans son livre **Sur la théologie blanche de Descartes**, à partir de Suarez, Kepler, Galilée et Bérulle. Il en va d'un univers gouverné par des lois éternelles, donc immuables, mais sans magie, à un univers créé qui a toute sa latitude, donc créé libre.

Le fondement théologique des mathématiques avancé par Johannes Kepler (1571-1630), grand mathématicien et astronome que Descartes respectait, en fera le véritable interlocuteur. Descartes avait taillé le verre auprès de lui et tous deux aspiraient à la même clarté de l'univers transparent du divin : «Cela n'empêche pas que je n'avoue que Kepler a été mon premier maître en optique» (Lettre à Mersenne, 31 mars 1638). Kepler reconnaît l'éternité des vérités mathématiques. Mais il va plus loin en défendant qu'elles sont en Dieu même, et les pensées de Dieu :

La géométrie, dès avant la naissance du monde, était coéternelle à l'esprit divin... Les raisons de la géométrie sont coéternelles à Dieu...

Je voulais être théologien : je me suis longtemps angoissé ; et voici que, par mes travaux, Dieu est célébré même en astronomie ! Mais

alors, stupéfait, je m'écrie comme Pierre : «Éloigne-toi de moi car je suis un pécheur» ! Si j'avais fait exprès d'être astronome, si je n'avais pas tout entrepris pour mon plaisir, ce serait moins étonnant. (22)

La pensée univoque résulte chez Kepler de la nature des vérités mathématiques, et devient théologique du fait de leur attribution à l'entendement divin. Soulignons seulement la pensée de Galilée sur le même sujet pour démontrer que l'affirmation de l'éternité des vérités mathématiques était celle de la majeure partie du monde scientifique de cette époque :

Je crois que la connaissance humaine égale la divine, dans la certitude objective, parce que, quant à la multitude quantitative des choses, qui est infinie, l'entendement humain ne peut la connaître ; mais que sur le plan de la qualité, l'entendement connaît de façon absolue, et il ne peut connaître que parfaitement s'il connaît, de telle sorte que l'humain connaît avec certitude la nature même des choses (istessa natura) comme Dieu les connaît avec la même objectivité mathématique. (23)

Les longs détours exprimés plus haut, Marion les explique par son intention de démontrer que l'éternité des vérités mathématiques était crue par le monde scientifique de son temps. Il tient, en une seconde partie de son livre **Sur la théologie blanche de Descartes**, à démontrer comment sa démonstration des vérités mathématiques créées s'inscrit dans toute son œuvre et lui apporte son orientation. Il faut voir, en effet, que Descartes, sur le statut de ces vérités, est seul contre tous.

Non que Descartes choisisse une orientation laïciste ou sécularisée, au sens d'aujourd'hui, mais qu'il en va pour lui de l'originalité de sa philosophie tout entière. Au fondement des vérités proprement scientifiques, il découvrira ce qu'il appelle la *Mathesis universalis*, - science universelle, mode de connaître inné à l'humain - qui est pour lui une *Sapientia humana* – une sagesse humaine (24).

Cette sagesse le fait s'étonner que les hommes de science de son temps se voient au dessus de l'infini et il demande où ils se situent pour en juger, et que ce soit «une faute commune à tous (de traiter) partout de l'infini comme si leur esprit était au-dessus». Quant à lui, «je n'ai jamais traité de l'Infini que pour me soumettre à lui, et non point pour déterminer ce qu'il est, ou ce qu'il n'est pas» (25).

Il s'agit pour nous :

- 1) de déterminer comment les vérités éternelles sont créées,
- 2) comment ce que Descartes en dit oriente toute sa pensée et en fait une philosophie bien à lui.

1) Descartes commence, dans une lettre à Mersenne du 15 avril 1630, par définir la théologie dans les questions que lui soumet son correspondant.

Pour votre question de théologie, encore qu'elle passe la capacité de mon esprit, elle ne me semble pas toutefois hors de ma profession, parce qu'elle ne touche point à ce qui dépend de la révélation, ce que je nomme proprement théologie ; mais elle est plutôt métaphysique et se doit examiner par la raison humaine.

La question du pointilleux Mersenne porte sur les vérités mathématiques éternelles. Descartes y vient après avoir disserté et conclut que les vérités sont éternelles et immuables, mais que Dieu est libre et incompréhensible lui-même. Agacé par la question, Descartes se réjouit que la «vérité expliquée par un esprit médiocre devait être plus forte que le mensonge, fût-il maintenu par les plus habiles gens qui fussent au monde». Ainsi le recours à la *Mathesis universalis* ouvre-t-elle une brèche épistémologique.

Cette brèche s'élargit, car Mersenne repose la question le 6 mai suivant. Descartes reprend son jugement sur les gens qui confondent Dieu avec leurs pensées :

Ce qui fait...que la plupart des hommes ne considèrent pas Dieu comme un être infini et incompréhensible...mais (qu') ils s'arrêtent aux syllabes de son nom, et pensent que c'est assez le connaître...

Dénonçant ce Dieu en chiffres et lettres, Descartes lâche le morceau :

Mais ils devraient juger, au contraire, que puisque Dieu est une cause dont la puissance surpasse les bornes de l'entendement humain, et que la nécessité de ces vérités n'excède point notre connaissance, qu'elles sont quelque chose de moindre, et de sujet à cette puissance incompréhensible.

2) Marion développe ce qui fait l'originalité de Descartes à partir d'abord de son affirmation de Dieu comme *Causa sui* - Cause de soi, que l'humain ne peut revendiquer sauf par une imitation autarcique du divin. Ainsi ne sont pas mélangés les ordres soulignés par Pascal, ceux de la matière, de l'esprit et du surnaturel.

Ensuite, la pensée de la *Causa sui* en l'homme tourne celle-ci et celui-ci vers l'inconnu et l'impensable. Car il s'agit moins de connaître les choses que les modes de connaître de ces choses tenues pour acquises, donc des acquis de la pensée et des limites du pensable. La pensée est alors transcendante. Elle se tourne vers l'infini, alors que ce qui est connu est fini. La pensée vise l'infini, mais la connaissance l'étant, l'objet.

Le connaissable s'offre à connaître non à penser. (26)

La création des vérités éternelles, nous le disions plus haut, n'a rien d'une thèse isolée dans la pensée cartésienne. Elle poursuivra Descartes et nourrira sa réflexion toutes les années après 1630. C'est que les choses, pour être pensées et comprises, doivent se prendre par le haut, c'est-à-dire par leur incompréhensibilité qui les soumet à la question. D'où l'approche métaphysique cartésienne dans laquelle l'infini transgresse le fini et non le contraire. Nous évoquons plus haut la pensée en tant que suspendue, car elle l'est bien entre la *Causa sui* inconnaissable, mais pensable, et la pensée elle-même qui pense et se pense, mais ne peut que connaître et se connaître.

Si Descartes postule Dieu et son existence autant que son essence divine, qui est compatible avec la théologie chrétienne, il le garde à vue et ne fait pas que le mettre sur une tablette. Cependant, même s'il se situe sur le plan de la métaphysique et non pas de la théologie chrétienne, il fait plus que de la métaphysique spéciale, car il recherche le fondement de la pensée au-delà des preuves de l'existence de Dieu et même de Dieu tel que nous le connaissons, qui précisément est l'Inconnaissable.

Il s'agirait d'une théo-logique, qui intègre la logique dans la théologie, avec une attention à la manière de penser Dieu avant de penser à Dieu. Ce que Marion appelle la Théologie de Descartes se dit autrement théologie blanche, et nous terminerons sur ces deux expressions qui caractérisent le cartésianisme, tout en en faisant une pensée qui s'est frayée un chemin dans la pensée moderne qu'elle inaugurerait, et jusqu'à Heidegger.

La théologie d'abord. Les Méditations abordent la métaphysique spéciale étudiant l'âme, le monde et Dieu. Loin de s'en tenir aux preuves de l'existence de Dieu, Descartes recherche Dieu dans un Étant universel, un fondement de tout, une sorte d'arbitraire où Dieu est libre même de ses lois qu'il a créées, tout en étant pensable. S'élabore de cette façon une théologie de l'onto-théologie, qui est la théologie que nous voulons aborder ici. Elle est plus une quête du divin que de Dieu pour la théologie ; le divin signifie les étants au fondement de tous les étants, et les principes que sont ces étants originels. La théologie est la science des principes en regard de l'arbitraire – du libre arbitre - en toutes

choses. (27)

En second lieu, la théologie blanche apporte à l'ontologie grise, donc à l'indétermination de l'être, le fondement épistémologique qui manque. Blanche, comme anonyme et indéterminée, qui est le lot du quêteur sans préciser sa quête. Dans sa liberté, selon l'expression de Nietzsche, de devenir qui il est. Ou de viser qui il cherche. De même qu'un fondement toujours recherché, mais en se rapprochant de la *Causa sui*, qui se suffit, par un ego content de soi-même (28). Le fondement, Descartes ne le trouve pas, il le cherche en le construisant, il le construit en le cherchant.

Au moins pensè-je avoir trouvé comment on peut démontrer les vérités métaphysiques, d'une façon qui est plus évidente que les démonstrations de Géométrie ; je dis ceci selon mon jugement, car je ne sais pas si je le pourrai persuader aux autres. (29)

MARION ET L'ÂME HUMAINE

PHÉNOMÉNOLOGIE DE L'INAPPARENT

La phénoménologie de la donation pense la chose comme don avant que la chose soit chose pour moi, c'est-à-dire objet, cadeau, étant. Marion pense en catholique à un don qui se fait donation, et non à chose donnée chose due, puisque due. Il s'inspire du second Heidegger, celui qui revient à la théologie de sa jeunesse, pour qui la véritable chose, *Sache*, de la phénoménologie n'est pas l'étant qui apparaît mais l'être qui n'apparaît pas. D'où, chez Marion, sa «phénoménologie de l'inapparent». La donation s'effectue néanmoins et elle se célèbre dans la prière et la liturgie, où l'impossible don se reçoit en le célébrant et se célèbre en se recevant.

Le mode de donation de Dieu dépend de celui qui reçoit et non d'abord de celui qui se donne, selon le principe que tout ce qui est reçu est reçu selon le mode de celui qui reçoit. Dominique Janicaud soupçonne à tort que la transcendance invisible de Dieu se trouve subrepticement introduite dans la phénoménologie (30). Marion est moins concerné par la dimension religieuse et confessionnelle du don que par la pure phénoménologie de la «donation», celle qui voit le don comme un «donné» : un don déconstruit en «étant donné», formulation percutante en occurrence.

Il faut ne rien comprendre à la phénoménologie pour la «lifter» de transcendance. Il s'agit non de parler sur la chose tant que parler de la chose ou de se laisser parler par la chose. La chose nous parle dans la mesure où elle s'adresse à notre subjectivité comme à ce qu'elle nous inspire. Par exemple, nous dit Marion, la toile de maître instruit le regard vague, qui alors tombe vite dans l'habitude de ce que ça dit, mais ne dit ce qu'elle doit dire qu'au regard subjectif qui accepte de se plier à elle, et qui doit «s'y faire» (31).

Le défaut d'appréhension de la phénoménologie se double de celui de la transcendance. «Si vous ne croyez pas quand je vous ai parlé des choses terrestres, comment croirez-vous quand je vous parlerai des choses célestes? (Jn 3, 12). Il faut non pas démontrer, mais montrer la chose. La chose ne se montre pas uniquement comme chose vue mais comme chose vécue. Elle est décrite, non définie, car sujette à définition seulement, elle apparaît trop tôt finie.

MARION SUR L'ÂME HUMAINE

Pour Descartes, l'âme est l'ego du cogito, le moi de la pensée. Sur ce point, Marion n'ajoute que des éclaircissements.

Car on peut poser la question pourquoi Marion se tourne-t-il vers Descartes. Ce philosophe aux idées claires et distinctes, à la logique châtiée comme un jardin français où évoluent les animaux-machines. On sera moins surpris si on rappelle ici que le professeur de Marion à la Sorbonne est un spécialiste de Descartes, Ferdinand Alquié.

Descartes est enseigné à la Sorbonne depuis toujours, car il est un philosophe français parmi les plus marquants. Ensuite, il a été défendu et illustré par Edmund Husserl qui est venu à la Sorbonne en 1929 faire des conférences intitulées **Méditations cartésiennes** ; et encore par Emmanuel Lévinas qui a trouvé sa pensée de l'infini dans la troisième Méditation cartésienne, ainsi que sa philosophie première qui ne peut plus être fondée que sur «l'humanisme de l'autre homme» (Lévinas), et d'abord sur le visage, donc sur l'éthique.

Si Lévinas abhorrait l'onto-théologie de Descartes, Marion s'en inspire. Descartes pose Dieu et développe sa philosophie de l'ego cogito, mais non pas en parallèle avec celle de la *causa sui* divine. Il ne voit pas Dieu dans son ciel et l'homme laissé à lui-même, condition pour avoir ses coudées franches.

Marion interroge ce fait de deux langages de la métaphysique qui s'ignorent : celui qui dit quelque chose de quelque chose et celui qui le dit de quelqu'un à quelqu'un, le premier correspondant à l'ontologie de la cause causée à la cause in-causée ou *causa sui*-cause de soi. Le second à l'ontologie de l'ego cogito

(32). Il n'y a pas le langage des médias qui tourne en boucle pour nous faire tourner en bourrique, et le langage qui exprime la parole faite chair, qui dit quelque chose de quelqu'un. On assiste tous les jours à ce chevauchement entre le télévisuel et la nouvelle, comme entre la langue et la parole qui est une voix, seule réelle.

Marion aurait pu renvoyer à la distinction entre la parole et la voix chez saint Augustin. Elle a le mérite de démontrer qu'une métaphysique peut n'être qu'une voix qui possède le caractère d'une langue universelle que personne ne parle et pour cause, car elle n'est pas faite pour autre chose que fonder un être à part qui fonderait toutes choses.

Jean (Baptiste) était la voix, mais le Seigneur au commencement était la Parole. Jean, une voix pour un temps ; le Christ, la Parole au commencement, la Parole éternelle.

Enlève la parole, qu'est-ce que la voix ? Là où il n'y a rien à comprendre, c'est une sonorité vide. La voix sans la parole frappe l'oreille, elle n'édifie pas le cœur.

Cependant, découvrons comment les choses s'enchaînent dans notre propre cœur qu'il s'agit d'édifier. Si je pense à ce que je dis, la parole est déjà dans mon cœur ; mais lorsque je veux te parler, je cherche comment faire passer dans ton cœur ce qui est déjà dans le mien.

Si je cherche donc comment la parole qui est déjà dans mon cœur pourra te rejoindre et s'établir dans ton cœur, je me sers de la voix, et c'est avec cette voix que je te parle : le son de la voix conduit jusqu'à l'idée contenue dans la parole ; alors, il est vrai que le son s'évanouit ; mais la parole que le son a conduite jusqu'à toi est désormais dans ton cœur sans avoir quitté le mien.

Lorsque la parole est passée jusqu'à toi, n'est-ce donc pas le son qui semble dire lui-même : Lui, il faut qu'il grandisse ; et moi, que je diminue ? Le son de la voix a retenti pour accomplir son service, et il a disparu, comme en disant : Moi, j'ai la joie en plénitude. Retenons la parole, ne laissons pas partir la parole conçue au fond de nous. (33)

Encore faut-il sortir de la science stricte logico-mathématique, qui ne dit rien à personne ou de personne à personne, pour établir la science de l'ego cogito qui dit quelque chose à quelqu'un.

Marion dégage donc deux onto-théologie présidant à la métaphysique cartésienne, celle de l'ego cogito et celle de la cause ou de raison suffisante pour rendre compte du fondement divin de Dieu comme *causa sui* – cause de soi (34). Pourvu que les vérités logico-mathématiques soient des vérités créées et non des vérités divines parce qu'incrées, ce que Descartes exprime clairement dans ses trois lettres de 1630 à Mersenne. La seconde onto-théologie, Marion l'adopte car c'est là que Descartes a innové.

Aristote fut le premier à réduire la perception globale du monde, et donc son explication globale par les Présocratiques au moyen de ses éléments matériels, comme l'eau, la terre, l'air et le feu, en une perception particulière par soustraction de l'être de l'étant. Et Dieu s'est constitué, sur le mode du prolongement, en être et en étant, comme origine de l'être et de l'étant, Dieu premier moteur.

Mais, et nous revenons à Descartes, le rapport au monde et à la chose change dans la métaphysique cartésienne. Elle dépasse en complexité la simple abstraction. La chose étant ne peut être étant-chose qu'en étant connue. Les choses sont sources de cogitations-*cogitationes*, mais leur fondement est ailleurs : «Autant les cieux sont élevés au-dessus de la terre, autant mes voies sont élevées au-dessus de vos voies et mes pensées au-dessus de vos pensées» (Is 55, 9).

S'agissant de l'âme, Marion a non seulement tablé sur l'*ego cogitans* de Descartes, mais il mis de l'avant l'*ego amans*, complétant ainsi l'auteur des **Méditations**. Ce dernier n'est pas si loin des sens quand il dit dans sa méditation seconde :

Mais qu'est-ce donc que je suis ? Une chose qui pense. Qu'est-ce qu'une chose qui pense ? C'est-à-dire une chose qui doute, qui conçoit, qui affirme, qui nie, qui veut, qui ne veut pas, qui imagine aussi, et qui sent. (35)

Marion n'est que trop heureux de souligner la version sobre et classique du Duc de Luyne, janséniste et premier traducteur de Descartes :

*Je sais que je suis une chose qui pense, c'est-à-dire qui doute, qui affirme, qui nie, qui connaît peu de choses, qui en ignore beaucoup, **qui aime, qui hait**, qui veut, qui ne veut pas, qui imagine aussi, et qui sent.* (36)

Les verbes **aime** et **hait**, soulignés par nous, sont des gloses qui manifestent

autant de lucidité que de bonheur d'expression chez le traducteur. Sauf le doute que Descartes reconnaît s'appliquer à l'usage des sens, il n'est pas si loin de reconnaître l'exception de ce corps sentant, si différent des corps des planètes et des corps en général, ciel, air, terre, couleurs, figures. Descartes ne met pas en doute les esprits qui seuls donne de sentir. Marion en fait état dans **De surcroît**, (37).

L'âme pense, connaît, mais aime aussi. Elle qui est faite d'intellect et de vouloir. Marion a fait paraître en 2003 un livre aussi étonnant qu'unique, **Le phénomène érotique**. Nous y viendrons en seconde partie.

PAUSE

PHÉNOMÉNOLOGIE DE L'AMOUR

Plusieurs livres de Marion s'offrent à nous sans aucun jargon qui rendent les autres rébarbatifs, on peut rappeler les titres **Le phénomène érotique**, **Prolégomènes à la charité**, **Le croire pour le voir**. Il y a une autre raison plus profonde d'aborder Marion, et c'est sa philosophie de l'amour. Nous centrons notre attention ici sur ce thème du cœur qui a ses raisons, puisque Marion se situe dans le prolongement de Pascal, comme de saint Augustin dont il cite ce mot trop peu connu : «*Nemo est qui non amet* – Il n'est personne qui n'aime» (38).

Encore faut-il, en guise de préambule, retracer la démarche, celle qui cache sa méthode de l'amour qui déplace l'être vers l'infini, et nous le faisons en empruntant un texte où il s'explique lui-même . En effet, dans son avertissement de la troisième édition des **Prolégomènes à la charité** (39), l'auteur retrouve la trace de son projet d'écriture au moment de la parution de **L'idole et la distance** (1977). Comme si l'horizon de ce livre se détachait enfin et devait aboutir à un livre très important : **Le phénomène érotique** (2003). Mais pour y arriver, il doit en passer par celui qu'il intitule **Les prolégomènes à la charité** (1986), et rappeler à ses lecteurs qu'il est toujours sur la même voie du phénomène érotique. Pourquoi ce dernier livre, qui paraîtra finalement des années plus tard, en 2003, est-il si majeur à ses yeux ? Parce que la phénoménologie, comme philosophie et comme amour, à tout lieu d'être, sans l'être de la métaphysique

traditionnelle.

Marion emprunte cette voie de l'amour en refondant la phénoménologie husserlienne dans trois livres préparatoires, qui valent cependant chacun leur pesant d'or. Trois étapes, trois livres, opèrent cette réappropriation de la phénoménologie : étape historique dans **Réduction et donation. Recherches sur Husserl, Heidegger et la phénoménologie** (1989), étape systématique dans **Étant donné. Essai d'une philosophie de la donation** (1997), étape descriptive dans **De surcroît. Études sur les phénomènes saturés** (2001).

Qu'est-ce que la phénoménologie pour cet auteur prolifique, en pleine possession de sa pensée ? Et au terme d'une série de livres marquants, renversants aussi ? Il s'est senti soulagé d'une obsession, avoue-t-il dans sa préface au **Phénomène érotique**. Il avouera encore que son approche phénoménologique de la pensée de saint Augustin l'a beaucoup fatiguée.

Il entend donc faire de l'amour une question centrale de la philosophie. L'étymologie du mot philosophie amour de la sagesse, est prise au sérieux. Mais pour y arriver, il considère le phénomène comme ce qui se donne soi-même à partir de soi-même ; et à qui ? À l'ego. Mais l'ego qui se donne doit subir une révision en ego qui se reçoit. Notre tradition chrétienne table sur la responsabilité – et la culpabilité – comme l'avant et l'envers de notre ouverture à l'autre. Nous devons nous oublier pour l'autre dont nous sommes responsables ou, sinon, coupables par omission. Mais que peut faire pour l'autre qui ne se connaît pas soi-même ? Et pour la terre, s'il prétend faire quelque chose pour elle, autrement que polluer son atmosphère ?

Où cette démarche nous conduit-elle ? **Les prolégomènes à la charité** constituent l'épine dorsale du phénomène érotique tel que décrit et non définit, car la phénoménologie est descriptive et non définitive. L'amour comporte une dimension théologique, car ce qui est donné est donné d'ailleurs et, ultimement d'en haut, donné dans l'attente du désir le plus haut. Comme propédeutique à la grâce. Marion met en exergue de son **Phénomène érotique** : «L'ardent désir du haut bien désiré» (40).

Nous devons conclure au tournant théologique de la phénoménologie, ce qui nécessitera quelques précautions. Concernant Marion, nous aurons ainsi une occasion de souligner son approche phénoménologique de l'amour : de l'impossible amour de soi, qui suppose que je préexiste à moi-même, à m'aime-t-on d'ailleurs ? La question shakespearienne de l'«être ou ne pas être», devient «suis-je aimé ?» (41).

Marion n'est pas un intellectuel mais un chercheur. Le réel et l'objet sont pour

lui des données. Il nous sont donnés à connaître. Dans le **Phénomène érotique**, il aborde les sujets de l'amour qui vient d'ailleurs, ou de l'autre, la haine de soi, comme préalables 1) au donné de l'amant qui s'avance, 2) à la chair qui s'excite, induisant ainsi des modes de connaître phénoménologique. La tension entre le réel et le sujet est déjà connaissance et amour ou haine et rejet. La connaissance n'a rien de plat, d'idéaliste. Le tableau offre des reliefs insoupçonnés à l'esprit agissant sous la poussée des courants de subduction du réel.

1) De l'amant, qu'il s'avance

Cette terminologie est reprise des chapitres des traités anciens : **De Deo uno et trino**, **De rerum natura**, par exemple. Marion pose la question : m'aime-t-on d'ailleurs ? Une telle question doit laisser sa place à la réciproque : puis-je aimer le premier ? Même si je ne suis pas aimé, je puis aimer le premier. Mais il arrive alors que la réciprocité s'annule elle-même. Ce n'est pas parce que j'aime que je serai aimé, donc que mon amour fera exister l'autre indifférent comme celui qui m'aime. Il se peut que mon amour se réduise à aimer aimer.

Pour que l'amour soit réel, donc possible, il faut que l'autre se présente comme une cassure engendrant une désorientation de mon être aimant. Marion appelle ce phénomène «De l'amant, qu'il s'avance», lui qui sans me ramener au centre de moi-même, me démontre que

*...je dois au contraire attendre qu'une signification neuve
contrecarre les miennes et m'impose ainsi pour la première fois une
altérité qui transcende même mon avance à aimer aimer (42).*

L'amour n'est pas égoïste, ce qui signifie renflement de l'ego, dans l'exacte mesure où il est appel à se transcender. Me transcender pour rejoindre l'autre.

2) De la chair, qu'elle s'excite

L'ego se met en disposition d'autrui, c'est-à-dire qu'il se définit non d'abord au sens du nominatif, mais du vocatif, du fait qu'il se laisse interpeller. Il est autre qui va vers un autre, et autre au datif. L'amour met à disposition de n'importe quoi et n'importe qui. On aime des choses et des gens. Les corps interagissent, dans leur extériorité réciproque. Ils ont une activité et une passivité. Il y a en soi l'une et l'autre qui ne sont pas celles des corps, comme corps à corps dans une bataille par exemple, et que l'on appelle chair. La chair correspond au corps que l'on ressent. Elle se découvre à moi en tant qu'elle est affectée, mais il faut pour cela que je m'affecte moi-même, donc que j'en sois conscient. L'hétéro-affection va de pair avec l'auto-affection.

Mais la disposition à l'autre de ma chair s'expose sans chose intermédiaire, sans étant matériel, comme dans une communion, et donc se montre nue. Par delà l'être corporel aperçu, le nu à nu d'une chair exposée à une autre entraîne une modification de la chair :

Cette modification de la chair, qui passe de sa fonction perceptive à sa phénoménalité nue, érotise ma chair et radicalise ainsi la réduction érotique (43).

La mise à nu n'érotise pas, vue comme un nouvel objet ou étant. Car la chair inverse le corps comme l'intérieur inverse l'extérieur. L'érotisation ne résulte pas du simple découverture de l'objet corps, elle s'y oppose. De sorte qu'elle s'excite de ce qui ne se montre pas. La chair ne se phénoménalise qu'en échappant à la vue. Elle se fait sentir et ressentir. Marion conclut :

Ainsi l'amant a pris chair parce qu'il l'a reçue d'autrui, qui la lui donne sans l'avoir. (44)

Il ne l'a pas car il demeure séparé d'autrui pour l'aimer encore, et donc tout est à recommencer.

CONCLUSION

Descartes a inventé une nouvelle métaphysique à partir du sujet et non plus de la chose. D'où il faut reconnaître que la phénoménologie cartésienne, qui a ses prédécesseurs et ses successeurs, est aussi une métaphysique, c'est-à-dire une science des choses, comme création, science de ce qui apparaît.

Pour Aristote, la métaphysique vient après la physique, deux sciences qu'il enseignait dans son Lycée d'Athènes. *Méta-ta-physica*, ce qui vient après la physique, recouvre ce qui se trouve derrière la chose, soit le fait qu'elle soit ce qu'elle est et l'être en tant qu'être. Précisément ce qui n'apparaît pas. Et la chose qui se cache cache aussi Dieu qui est plus loin comme cause de toutes choses comme Premier Moteur.

Mais avec Descartes, ce qui vient derrière passe devant, et ne prête flanc à aucun ésotérisme. La chose ne s'impose pas comme chose-substance chez lui, car elle n'est la chose qu'elle est que par le sujet à qui elle apparaît. Alors qu'un sens caché est recherché dans la chose, la chose nous saute au visage. Elle me concerne et me dévisage, dira Lévinas. Pour comprendre cette révolution dans la pensée, il faut relire cette réflexion de Nietzsche : «Le concept de substance est une conséquence du concept de sujet : non l'inverse !» (45)

C'est ainsi qu'à côté d'une onto-théologie de la cause, qui permet de remonter à Dieu comme cause de soi-*causa sui*, Descartes a pu fonder une onto-théologie

de l'ego cogitant. À noter que pour la première fois, l'humain se voit revêtu d'une certaine consistance qui permet des relations, par intuition et discours, et non plus la fusion ou l'assimilation dans l'être comme toutes choses.

Non seulement son esprit lui permet de s'abstraire de la chose dans son étant-chose, et ainsi lui échapper comme Dieu qui est esprit, mais de se positionner devant la chose comme donneur de sens, à même de substantifier la chose, et d'échapper cette fois à un Dieu fusionnel, étant sauf l'infini divin, par sa capacité proprement métaphysique de faire exister la chose comme chose et pour lui-même.

Au profond de l'ego pensant, l'ego amant que discerne Marion s'émerveille de la chose qui apparaît. Il co-naît à la chose sans qu'il la verbalise en être ou la chosifie en étant. C'est-à-dire qu'il s'éveille à sa propre existence au moment où il en prend conscience. Cet éveil, qui fait que la chose existe pour lui, s'appelle l'intentionnalité. La chose, en un mot, me fait être dans mon ipséité. Mais pour aimer, il faut une décision à son endroit, une résolution, un engagement, qui est le fait de l'ego amant : «De l'amant, qu'il s'avance».

Entre les êtres qui partagent l'être, la coexistence, même pacifique, n'est pas suffisante. Ils s'appellent à dépasser l'horizon de l'être. L'amour excède l'être, déborde l'intentionnalité, donc tout ce qu'on pourrait en dire. Il est un phénomène saturé de sens. Pour arriver à cet horizon érotique, l'être doit répondre à l'autre être: «Me voici».

L'amant que je décide de devenir – tout autant que l'amant qu'autrui devient pour moi dans notre unique serment – accomplit donc les promesses de l'éternité sans l'attendre, dès l'instant présent. (46)

(Jean-Luc Marion, **Le phénomène érotique**, id., p. 322)

NOTES

- (1) Jean-Luc Marion, **Au lieu de soi. L'approche de saint Augustin**, Puf, 2008, p. 414.
- (2) Id., p. 342.
- (3) Cf. **La phénoménologie dans tous ses états**, Gallimard, 2009.
- (4) in Folio-Essais, 2009, p. 23-24.
- (5) Emmanuel Lévinas, **Totalité et infini. Essai sur l'intériorité**, Biblio-essas, Poche, 4120, 1971, p. 32.
- (6) Ibid., p. 23.
- (7) Ibid., p. 22.
- (8) Dominique Janicaud, **Le tournant théologique de la phénoménologie française**, in **La phénoménologie dans tous ses états**, Folio-essais, no 514, Gallimard, 2009, p. 29.
- (9) Ibid., p. 28.
- (10) Jean-Luc Marion, **La rigueur des choses**, Flammarion, 2012.
- (11) Ibid., p. 14.
- (12) Ibid., p. 255.
- (13) Ibid., p. 256.
- (14) Ibid., p. 52-53.
- (15) Martin Heidegger, **Phénoménologie de la vie religieuse**, Gallimard, 2012, p. 378-381.
- (16) Saint Bernard, **Sermon sur le Cantique**, 3, 1, in Emmanuel Falque, **Le livre de l'expérience. D'Anselme de Cantorbéry à Bernard de Clairvaux**, Cerf, 2017, p. 28.
- (17) J.-L. Marion, **La rigueur des choses**, id., p. 52.
- (18) J.-L. Marion, **La théologie blanche de Descartes**, Puf, 1981, p. 170, 168.
- (19) Bernard Sesboué, **La théologie au XXe siècle et l'avenir de la foi**, DDB, 2007p. 235 sv.
- (20) Jean-Luc Marion, **Sur la théologie blanche de Descartes**, id., p. 15.
- (21) Cf. **La rigueur des choses**, p. 253.

- (22) Cf. **La théologie blanche de Descartes**, id., p. 179, 180.
- (23) Galilée, **Dialogue**, I, 7, in J.-L. Marion, id., p. 222-223.
- (24) René Descartes, **Règles pour la direction des esprits**, I et VIII.
- (25) J.-L. Marion, **La théologie blanche de Descartes**, p. 226.
- (26) J.-L. Marion, id., p. 444.
- (27) J.-L. Marion, id., p. 448.
- (28) René Descartes, **Méditations**, III, IV.
- (29) René Descartes, **Lettre à Mersenne**, 15 avril 1630.
- (30) Dominique Janicaud, **La phénoménologie éclatée**, Éclat, 1998.
- (31) Jean-Luc Marion, **Étant donné. Essai d'une phénoménologie de la donation**, Puf, 1997, note 1, p. 184.
- (32) cf. **La rigueur des choses**, id., p. 243.
- (33) Saint Augustin, **Sermon 293, Sur la Nativité de saint Jean-Baptiste**.
- (34) Cf. **La rigueur des choses**, p. 92-98.
- (35) René Descartes, **Œuvres et lettres**, La Pléiade, Gallimard, 1953, p. 278.
- (36) J.-L. Marion, **Le phénomène érotique**, Grasset, 2003, p. 19.
- (37) J.-L. Marion, **De surcroît**, Puf, 2001, p. 108.
- (38) Saint Augustin, **Sermon 34, 2**.
- (39) Jean-Luc Marion, **Prolégomènes à la charité**, Grasset, 2018, p. 9-12.
- (40) Maurice Scève, né vers 1501 à Lyon et mort vers 1564, est un poète français. Il est l'auteur de **Délie, objet de plus haute vertu**.
- (41) Cf. **Phénomène érotique**, p. 51.
- (42) Ibid., p. 157.
- (43) Ibid., p. 183.
- (44) Ibid., p. 234.
- (45) Friedrich Nietzsche, **Volonté de puissance**, par. 162 ; J.-L. Marion, **La rigueur des choses**, id., p. 236.
- (46) Jean-Luc Marion, **Le phénomène érotique**, id., p. 322.

VOCABULAIRE DE JEAN-LUC MARION

RÉDUCTION

La réduction, au sens technique, consiste à ne pas tenir pour acquis tout ce que je perçois, à ne pas recevoir tout ce qui m'advient avec le même degré d'évidence et donc de certitude, mais à m'interroger sur ce qui se trouve, dans chaque cas, effectivement acquis pour le distinguer de ce qui n'est que reconstitué, inféré, pour ainsi dire acquis par la bande, indirectement.

DONATION

Ce qui est réduit ne conduit pas seulement à un objet mais à un étant, soit la manière d'apparaître de l'étant. La chose n'est même pas d'abord un objet, comme un arbre n'est pas un objet mais un arbre, car c'est ainsi qu'il apparaît. Il faut donc une réduction du phénomène pour que l'arbre m'apparaisse en tant qu'étant plutôt qu'en tant que lui-même.

DON

Les choses se donnent à nous et ne sont pas que des objets qui tombent sous le sens. Le don ne résulte pas toujours d'un échange de cadeaux. Il se passe même de donation, comme il dépasse l'objet donné, et même un donateur. «Du don sans donateur, on trouve mille exemples : l'héritage par l'intermédiaire d'un tiers à une ONG, la main droite qui ne sait pas ce que donne la main gauche, etc...quand je donne mon temps, ma vie, mon affection, ma parole, ma fidélité, bref, mon amour...il ne s'agit pas de choses mondaines qu'on pourrait... garder dans un coffre» (Jean-Luc Marion, *La rigueur des choses*, id., p. 134)

DONATION

La donation doit être un don qui ne se réduit jamais à la donation ; ainsi en est-il du Messie juif promis mais jamais reconnu ou donné : c'est la donation selon Derrida. Mais le don donné qui se supprime lui-même est le don en général chez Marion. Bien sûr, le don est toujours plus que ce qui est donné, comme une bague pour symboliser l'amour, le lien du mariage. Pourtant il y a bien donation puisqu'une chose bague tient lieu d'une non-chose effectivement donnée, l'amour.

ÉTANT DONNÉ

Il est la chose donnée en tant qu'elle se distingue de l'objet, et telle qu'elle se distingue surtout de l'étant. C'est la chose en tant que donnée qui s'impose à moi, sans que d'abord je décide de la voir comme elle est. Car il se peut que je ne vois que ce que je veux voir. La chose n'est qu'une chose et cesse de me surprendre. La chose s'impose à moi selon les caractères de l'imprévisibilité, de la facticité, de l'irréductibilité. Fondamentalement, l'étant donné veut dire qu'il se donne à partir de lui-même.

PHÉNOMÈNE SATURÉ

Le phénomène ou ce qui nous advient dans la réalité est compris d'après une intuition chez Platon ou un concept a priori chez Kant. Or, des phénomènes se présentent qui ne trouvent pas en nous de ces intuitions et de ces concepts. Marion prend les exemples d'une œuvre d'art, d'une pièce musicale ou même d'une catastrophe comme celle du WTC le 11 septembre 2001, complètement imprévue et inexplicable au premier abord ou a priori. Le phénomène qui déborde l'intentionnalité et outrepassé le sens qu'on peut lui donner survient comme un problème, une question, un fait renversant, est dit saturé. L'amour, la fidélité, le temps, le beau, sont des phénomènes saturés qui débordent, tout autant que les a priori kantien et l'intuition platonicienne, les «natures simples» de Descartes.

L'IDOLE

Le phénomène, l'étant donné se présente sous deux formes de visibilité, l'idole et l'icône. La première est l'idole en ce sens qu'elle est ce que je projette moi-même de moi-même. Je fais que les choses soient ce qu'elle doivent être pour moi et ainsi je les fait être comme un idéal d'existence à atteindre. C'est le phénomène en tant qu'il me résiste, la réalité pour moi. Dieu qui est le Dieu qui me ressemble ou à qui je veux ressembler comme mon idéal, est mon idole.

Marion montre dans Die sans l'être que l'être peut fonctionner comme une idole. Dans la métaphysique, même dans son dépassement chez Heidegger, l'être est l'horizon dernier de tous les étants, et que Dieu doit s'y soumettre. Dieu est ainsi re-dimensionné ou élevé au rang le plus ultime de ce que mon regard peut voir.

L'ICÔNE

L'icône est la seconde figure ou figuration, comme on dit faire de la figuration, de la phénoménalité. Il y a un préalable à l'être qui échappe à la métaphysique générale de l'étant en tant qu'étant, ou à l'ontologie, ou à la théodicée ou à la théologie rationnelle, c'est ce que je puis connaître ou qui s'offre à ma pensée sur Dieu qui n'a pas à se soumettre à l'être comme tous les êtres de l'étant, même comme Étant premier. Selon la métaphysique spéciale de Descartes, qui vise la connaissance du monde, de Dieu, de l'âme.

L'icône reste visible mais se refuse à ma projection même comme idéal. Car elle s'impose à mon regard et me force à l'abaisser pour la vénérer et me laisser voir et parler par elle (concept d'anamorphose). Donc en mouvement inverse de l'idole. Selon la métaphysique spéciale de Descartes, qui vise la connaissance du monde, de l'âme, de Dieu.

Dieu ne se prouve pas mais se révèle même quand il ne se manifeste pas. Il échappe à tout horizon qui le délimite, comme les transcendants, l'Être, l'Un, le Beau, le Bien. Non pas Dieu est inaccessible (agnosticisme), ni Dieu est mort (athéisme), mais Dieu se révèle dans la distance en mal de franchissement, comme celui qui est venu chez les siens et ne fut pas reçu (Jn 1, 11), comme amour, comme celui qui «m'aime d'ailleurs» (cf. J.-L. Marion, Le phénomène érotique), comme présence dans l'eucharistie (p. 186-187)

L'ONTOLOGIE GRISE

L'ontologie est ce qui fait que l'être est ce qu'il est. Descartes s'emploie à déchausser la chose-étant de son fondement substantiel pour penser à l'objet sans fondement intrinsèque. Une ontologie qui se cache dans un discours épistémologique, voilà l'ontologie grise ou en demi-teinte. Parce que la chose-substance n'est plus la chose hors de moi, mais l'objet connu qui échappe à toute nouvelle chosification, qui remettrait de l'avant l'ancienne ontologie aristotélicienne.

Ainsi, les choses ne sont plus de simples choses. Elles ne sont plus aussi évidentes. Car dans l'objet visé, il y a la chose comme étant une chose, mais aussi une indétermination comme chose qui dépend de l'esprit qui l'appréhende : il y a quelque chose dans la chose qui aliène la chose comme chose, d'où

l'impossible substantialisation de la chose, et qui dépend de l'ego épistémologique ou connaissant.

TOURNANT THÉOLOGIQUE

La phénoménologie s'intéresse à tous les phénomènes possibles, la vie religieuse (Heidegger), autrui, le visage, (Lévinas), la chair (Merleau-Ponty), la manifestation, la révélation (Henry). Déjà, Husserl visait l'idée de Dieu. Et Heidegger se nourrit de la mystique de Duns Scot. Le discours métaphysique ne peut être indéfiniment répété. La théologie métaphysique est une langue et une méthode qui n'empêche pas qu'une autre naisse et se développe en une théologie phénoménologique qui porte déjà des fruits.

Le tournant théologique renvoie à une accusation de Dominique Janicaud de détournement supposé de la phénoménologie, principalement d'Heidegger, par la théologie. Marion qualifie de contresens l'idée d'un tournant théologique, perversion ou détournement de la phénoménologie, et préfère celle d'un développement.

La phénoménologie s'est ainsi internationalisée. Elle a permis une troisième génération de phénoménologues, Ricoeur, Henry, Chrétien, Marion, après celles de Husserl- Heidegger, et de Lévinas-Merleau-Ponty. Et la naissance d'une nouvelle génération philosophique aux É.-U., en Italie et en Allemagne. La publication par Marion de *Au lieu de soi*. L'approche de saint Augustin (2008) a connu un succès mondial. (p. 203)

THÉOLOGIE BLANCHE

Descartes ne se contente pas d'affirmer que la simple réflexion peut conduire à découvrir l'existence de Dieu ; il va plus loin que ce principe scolastique : il établit la domination de l'ego sur les choses ou étants, et donc sur Dieu comme étant suprême.

La raison n'est pas exclusive à Dieu, l'humain créé à son image la partage, ce qui n'enlève aucunement sa suprématie à Dieu dont le discours théologique, la théologie tout court, tente de rendre raison comme objet de foi. Mais la théologie blanche, la théodicée comme on l'appelle encore, c'est la raison accédant à Dieu comme existant et être spirituel, mais sans rien dire d'autre qu'elle-même, *causa sive ratio* – cause ou raison.

BIBLIOGRAPHIE

- Avec Alain de Benoist, **Avec ou sans Dieu ?**, coll. « Carrefour des jeunes », Beauchesne, Paris 1970.
- **Sur l'ontologie grise de Descartes. Science cartésienne et savoir aristotélicien dans les Regulae**, Librairie Philosophique J. Vrin, 1975.
- **L'Idole et la distance. Cinq études**, Grasset, 1977.
- **Sur la théologie blanche de Descartes. Analogie, création des vérités éternelles, fondement**, P.U.F, 1981.
- **Dieu sans l'être**, Fayard, 1982 - rééd. PUF, 2010.
- **Sur le prisme métaphysique de Descartes. Constitution et limites de l'onto-théo-logie cartésienne**, P.U.F, 1986.
- **Prolégomènes à la charité**, Éditions de la Différence, 1986.
- **Réduction et donation. Recherches sur Husserl, Heidegger et la phénoménologie**, P.U.F., 1989.
- **Questions cartésiennes I. Méthode et métaphysique**, PUF, 1991.
- **La Croisée du visible**, Éditions de la Différence, 1991, PUF.
- **Questions cartésiennes II. L'ego et Dieu**, PUF, 1996.
- **Hergé. Tintin le terrible ou l'alphabet des richesses**, Hachette, 1996, 2006.
- **Étant donné. Essai d'une phénoménologie de la donation**, P.U.F., 1997.
- **De surcroît. Études sur les phénomènes saturés**, PUF, 2001, 2010.

- **Le Phénomène érotique**, Grasset, 2003.
- **Le Visible et le révélé**, Cerf, 2005.
- **Au lieu de soi, l'approche de saint Augustin**, PUF, 2008
- **Certitudes négatives**, Grasset & Fasquelle, 2010.
- **Le croire pour le voir**, Communio Parole et silence, 2010.
- **Discours de réception à l'Académie française**, Grasset & Fasquelle, 2010.
- **La Rigueur des choses, entretiens avec Dan Arbib**, Flammarion, 2012.
- **Sur la pensée passive de Descartes**, PUF, mars 2013.
- **Courbet ou la peinture à l'œil**, Flammarion, février 2014.
- **Cours sur la volonté**, édité par Christophe Perrin, collection Empreintes philosophiques, Presses Universitaires de Louvain, mai 2014.
- **Reprise du donné**, PUF, juin 2016.
- **Brève apologie pour un moment catholique**, Grasset, mai 2017.

Études sur Jean-Luc Marion

- Numéro spécial de la revue Philosophie, no 78, 2003, Éditions de Minuit.
- **Dossier spécial** dans la revue Nunc, no 16, septembre 2008, Éditions de Corlevour.
- **Giverness and God: Questions of Jean-Luc Marion**, Ian Leask and Eoin G. Cassidy, eds., Fordham University Press, 2005
- **Jean-Luc Marion: A Theo-logical Introduction**, Robyn Horner, Ashgate, 2005.
- **Counter-Experiences: Reading Jean-Luc Marion**, edited by Kevin Hart, University of Notre Dame Press, 2007.
- **Reading Jean-Luc Marion: Exceeding Metaphysics**, Christina M. Gschwandtner, Indiana University Press, 2007.
- **Interpreting Excess: Jean-Luc Marion, Saturated Phenomena, and Hermeneutics**, Fordham University Press, 2010.
- **A Genealogy of Marion's Philosophy of Religion: Apparent Darkness**, Indiana University Press, 2011.
- Sylvain Camilleri et Adam Takacs (éds.), **Jean-Luc Marion. Cartésianisme, phénoménologie, théologie**, Paris, Archives Karéline, 2012.
- **Dieu n'a que faire de l'être, introduction à l'œuvre de Jean-Luc Marion**, Stéphane Vinolo, Paris, éd. Germina, octobre 2012.

- **La Philosophie et le sens de son histoire : études autour de Jean-François Marquet et Jean-Luc Marion**, Patrick Cerutti, Zeta Books, 2014.
- **Philosophie de Jean-Luc Marion, Phénoménologie, théologie, métaphysique**, sous la direction de Philippe Capelle-Dumont, coll. Rue de la Sorbonne, Ed. Hermann, mars 2015.
- Dan Arbib, **Philosophie et histoire de la philosophie : J.-L. Marion interprète de Descartes**, in Ph. Capelle-Dumont (éd.), Philosophie de Jean-Luc Marion, Paris, Hermann, 2015, p. 107-123.
- Dan Arbib, **L'infini et la chair, ou l'unique percée cartésienne**, in C. Ciocan & A. Vasiliu, éd., Lectures de Jean-Luc Marion, Paris, Cerf, 2016, p. 135-150.
- Pascale Tabet, **Amour et donation chez Jean-Luc Marion: Une phénoménologie de l'excès**, Paris, L'Harmattan, 2017.
- Boniface Nguessan Kouassi, **La phénoménologie de Jean-Luc Marion**, Paris, Univ Europ, 2017.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION.....	5
ÉLÉMENTS BIOGRAPHIQUES.....	9
CHEMINEMENT INTELLECTUEL.....	11
CHEMINEMENT SPIRITUEL.....	12
LES VÉRITÉS MATHÉMATIQUES CRÉÉES OU INCRÉÉES.....	17
MARION ET L'ÂME HUMAINE.....	23
PHÉNOMÉNOLOGIE DE L'INAPPARENT.....	23
MARION SUR L'ÂME HUMAINE.....	24
PHÉNOMÉNOLOGIE DE L'AMOUR.....	29
CONCLUSION.....	33
NOTES.....	35
VOCABULAIRE DE JEAN-LUC MARION.....	37
BIBLIOGRAPHIE.....	41
TABLE DES MATIÈRES.....	45